

Richard Wolff : la nouvelle phase du colonialisme américain

Le professeur Richard Wolff explique pourquoi la nouvelle phase du colonialisme américain. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennndiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Aujourd'hui, nous recevons l'économiste politique, le professeur Richard Wolff, pour parler des grands bouleversements dans les rapports de force et de leurs conséquences sur l'économie politique. Merci d'être avec nous. Ma première question porte sur la tentative des États-Unis, semble-t-il, d'inverser le cours de l'histoire, si l'on peut dire. La position dominante des États-Unis après la Seconde Guerre mondiale semblait résulter de circonstances tout à fait exceptionnelles. Et maintenant que cet ordre se défait lentement, on a l'impression que les États-Unis cherchent à inverser cette évolution, à trouver une nouvelle formule, en quelque sorte. Vous savez, les adversaires sont affaiblis. Les alliés deviennent un peu plus soumis, en réduisant leurs liens avec d'autres grandes puissances. La production est transférée vers les États-Unis. Mais j'aimerais savoir comment vous voyez les choses. Comment évaluez-vous la faisabilité de ce projet visant à rétablir les conditions de la domination des États-Unis dans le monde ?

#Richard Wolff

Eh bien, comme je le comprends, c'est une démarche qui a très peu de chances d'aboutir. Elle repose sur une forme de... je n'hésiterais pas à employer des mots comme panique, hystérie ou peur, ou un mélange de tout cela. Car, comme vous l'avez justement dit, tout le cadre mondial hérité de l'après-Seconde Guerre mondiale a disparu. Et il est clair qu'il ne reviendra pas. Par conséquent, la position des États-Unis est en déclin — tout le monde le sait, y compris ceux qui insistent pour dire que ce n'est pas vrai. Tout le monde le comprend. D'ailleurs, puisque tout le monde le croit réellement, il serait naïf, par exemple, de la part des Européens, d'imaginer que si monsieur Trump perd les élections de novembre prochain, ou même, d'ailleurs, deux ans plus tard, cela changera nécessairement, dans le fond, l'attitude américaine.

Franchement, à ce stade, je ne le pense pas. Oui, les démocrates, s'ils gagnent, seront très motivés à défaire ce qu'a fait Monsieur Trump. Mais, de la même manière que Monsieur Trump était très

motivé à défaire ce qu'avait fait Monsieur Obama, quand on regarde de près, c'est davantage une continuité qu'un rejet de Monsieur Obama, à bien des égards et dans de nombreux programmes. Alors, quelle est la perte ? Eh bien, ce n'est pas ainsi que les choses sont comprises ici. Vous avez donc maintenant mon interprétation. Il faut comprendre que les États-Unis ont occupé une position absolument remarquable durant la seconde moitié du vingtième siècle, peut-être même jusqu'en deux mille dix ou deux mille quinze. Et je décrirais cela comme le fait d'être le seul...

#Richard Wolff

La seule puissance colonialiste encore debout dans le monde occidental, dans le monde dominé par l'Europe. Toutes les autres — les Britanniques, les Français, les Néerlandais, les Belges, les Italiens, les Espagnols, les Portugais — on peut même ajouter les Japonais, arrivés plus tard, bien sûr — elles se sont toutes détruites les unes les autres, au terme de siècles de colonialisme. Elles s'étaient partagé le monde entier. Et puis, dans chaque cas, le besoin de s'étendre signifiait qu'on se heurtait à une autre puissance coloniale et qu'on lui prenait des territoires.

Cela ne pouvait se régler que par la guerre. Et vous avez alors eu les deux pires guerres de l'histoire de l'humanité. Elles ont détruit tous les empires, absolument tous. Seuls les États-Unis sont restés debout. À l'époque, la technologie ne permettait pas la guerre aérienne comme aujourd'hui. Les océans Pacifique et Atlantique ont donc offert aux États-Unis une distance, une protection, qui leur a permis d'éviter la destruction mutuelle ayant anéanti tous les autres empires. Donc, quand la poussière est retombée, en mille neuf cent quarante-cinq, lorsque les guerres ont pris fin, les États-Unis ont, pour faire court dans une histoire longue et compliquée, hérité des empires coloniaux de tout le reste du monde.

Un exploit stupéfiant, qui relevait du fantasme dans l'esprit des empires européens : l'Empire britannique, l'Empire français, le Reich allemand, et ainsi de suite. Le rêve d'un empire mondial est toujours resté hors de portée d'une Europe divisée. Mais, conséquence ironique de la fin du colonialisme, les États-Unis ont tout hérité. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils devaient faire, c'était célébrer la fin du colonialisme en tant qu'organisation politique. Ils ont soutenu les mouvements d'indépendance, de l'Inde au Kenya et partout ailleurs, tout en investissant dans le commerce mondial et en l'organisant de manière à renforcer les liens économiques des territoires coloniaux. Non plus avec la Grande-Bretagne, la France ou l'Allemagne, mais avec les États-Unis.

Et cela a créé l'économie mondiale, l'économie du dollar. Une économie dans laquelle les États-Unis étaient le principal acteur commercial, le principal exportateur, le principal importateur, la principale source de capitaux, la principale source de prêts. Enfin, la liste est sans fin. C'était un système écrasant. Et il a apporté aux États-Unis les fruits du colonialisme, qui ont toujours été énormes. Je dirais que le niveau de vie le plus élevé atteint par les États européens, à partir du dix-huitième siècle, n'aurait pas été possible sans le pillage constant de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine, directement et indirectement, dans chacun de ces pays.

Il n'y a pas de Belgique sans le Congo. Il n'y a pas de Pays-Bas sans l'Indonésie, et ainsi de suite. La Grande-Bretagne sans l'Inde... on pourrait continuer comme ça indéfiniment. D'accord, cela a rendu les États-Unis incroyablement riches. Plus riches que tout ce qu'avaient jamais atteint chacun des empires coloniaux pris séparément. Cela signifiait qu'ils étaient tous subordonnés, parce qu'ils étaient soudainement passés d'une Europe dominante, qui avait conquis le monde, à une Europe subordonnée, partenaire junior du véritable puissant colonisateur : les États-Unis. Et les États-Unis semblaient remplir ce rôle. Le dollar a remplacé la livre sterling et est devenu une monnaie mondiale comme aucune autre.

L'armée américaine a largué les bombes atomiques sur le Japon, simplement pour marquer le changement. Désormais, il était clair de savoir qui était la puissance militaire dominante dans le monde. Et c'est pourquoi il était logique, d'une certaine manière, que l'Europe accepte cet accord : laisser les États-Unis assurer le parapluie militaire. C'était une forme de déférence envers les États-Unis, qui les maintenait dans cette position absurde et dominante. On aurait dû comprendre que cette position des États-Unis était temporaire. Elle dépendait extrêmement de certaines conditions particulières, qui n'avaient pas existé au cours des siècles précédents et qui, selon toute vraisemblance, ne se poursuivraient pas au-delà de quelques décennies supplémentaires du vingtième siècle.

Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Au contraire, sous l'impulsion des États-Unis, mais avec la forte complicité de l'Europe, on a soutenu que les États-Unis avaient quelque chose d'unique et de particulier. Qu'ils disposaient de toutes sortes de forces intrinsèques, sur le plan économique. Que leur système politique avait, d'une certaine manière, accaparé la démocratie. Voilà les choses extravagantes que j'ai apprises en grandissant. Je suis né à la fin de la Seconde Guerre mondiale. J'ai vécu toute ma vie ici, aux États-Unis. J'y ai enseigné, j'y ai écrit, et tout le reste. Je sais que ce pays s'est perdu dans une auto-célébration complaisante. L'exceptionnalisme américain est devenu toute une industrie. Un grand nombre de professeurs ont obtenu des postes dans diverses universités parce qu'ils célébraient telle ou telle dimension de l'exceptionnalisme américain.

Le nombre d'Européens qui venaient aux différentes réunions auxquelles je devais participer, et où je devais les écouter répéter ce genre d'idée... c'était pénible pour ceux d'entre nous qui étions critiques et qui savions que, derrière le vernis des États-Unis, se cachaient toutes sortes de conditions horribles. En deux mille quinze, ce jeu-là est terminé. Et voici ce que je veux dire. Les Européens, menés par les Allemands, s'étaient remis de la plus grande partie des dégâts causés par la Seconde Guerre mondiale. Et ils cherchaient alors, en un sens, à reconstruire une Europe. Ils avaient compris qu'être une multitude de petits pays était un défaut terrible. Alors ils se sont réunis, comme vous le savez très bien, mieux que moi, pour créer une Union européenne et bâtir une Europe unifiée.

Mais les Américains n'avaient pas envie que cela se produise. Ils craignaient tout particulièrement que, si cela arrivait, la subordination aux États-Unis soit alors remise en question. Et, au cours des cinquante dernières années, les États-Unis ont très soigneusement, très systématiquement, soutenu

en Europe des responsables politiques qui partageaient cette vision américaine et qui se présentaient pour recevoir le soutien des États-Unis, afin de devenir les dirigeants de l'Europe et de maintenir cette subordination. J'y inclus Merz, Macron, Starmer, Baerbock, Meloni, enfin, tous. C'est encore une idée très puissante. D'accord. Le problème, c'est que la structure même du capitalisme a été brillamment exploitée par la République populaire de Chine.

Quand le brouillard idéologique se dissipera, c'est de cela que les gens parleront. Je pense que, bien après que vous et moi, Glenn, ne serons plus là, on verra paraître beaucoup de livres : comment ont-ils fait ? Comment ont-ils réussi, en quarante ou cinquante ans, à passer du désastre qu'était la Chine à ce qu'elle est devenue ? Qu'est-ce qui leur a permis de faire cela ? Et je suis certain, absolument certain, qu'un élément central de toutes les explications sera le suivant — et je mesure l'ironie de ce que je vais dire : les Chinois ont surmonté ce débat occidental, terriblement paralysant et sclérosé, qui dure depuis deux ou trois cents ans. Un débat où, en économie, on se demande si davantage d'intervention de l'État est préférable à moins d'intervention, s'il faut privilégier le laissez-faire ou l'économie keynésienne.

Quelle que soit la manière dont cela était formulé, cela prenait différentes formes, mais c'était toujours la même chose. Cela signifiait soit que l'État ne jouait pas un rôle majeur — c'était, si vous voulez, la solution américaine et britannique — soit que l'État jouait un rôle beaucoup plus important : en Scandinavie, en Europe occidentale. Mais toujours avec une sorte de mauvaise conscience, comme si l'argument théorique du capitalisme voulait que vous soyez plus favorable au laissez-faire que vous ne l'êtes réellement. Bon, il faut bien concéder un filet de sécurité sociale. Il faut le faire.

Ils étaient tous d'accord là-dessus. Mais c'était tout. Et vous vouliez vous en tenir à ce minimum, aussi longtemps que possible, en raison de votre attachement presque religieux à un appareil d'État minimal et très encadré. Les Chinois ne voyaient pas les choses ainsi. Ils ont associé l'État et le privé, sans cet attachement religieux et absurde à l'un ou à l'autre. Très concrètement, très pragmatiquement : voyons ce dont la Chine a besoin pour son développement économique, puis faisons tout ce qu'il faut faire. Cela inclut la domination politique du Parti communiste, qui doit être maintenue pour contrôler le développement économique et pour ne pas se laisser emporter par la fétichisation occidentale, presque délirante, du débat « plus d'État, moins d'État ».

Et n'oubliez pas qu'en Chine, aujourd'hui, beaucoup de Chinois, et ce depuis des années, sont très attirés par l'économie occidentale. Je rencontre ces gens tout le temps, et ils croient à l'économie néoclassique. Ils pensent que la Chine en a besoin. Et je ne peux pas vous dire, parce que je ne le sais pas, à quel point cette façon de penser est influente en Chine. Mais je sais qu'elle existe, et je sais qu'elle exerce une certaine influence. Jusqu'ici, pas énormément. Bon, au final, je pense que la direction que prend l'évolution est désormais claire. Les États-Unis vont essayer par tous les moyens possibles de ralentir une évolution qu'ils ne pensent probablement plus pouvoir empêcher. Mais ils peuvent la ralentir. Qu'est-ce que je veux dire par là ?

Je veux dire qu'il utilisera ce qu'il a. Et qu'est-ce qu'il a ? Essentiellement, l'armée. Or, il est en train de perdre cela, ce qui est très inquiétant. Rien que ces trois derniers jours, avec cette décision bizarre, le week-end dernier, de reprendre les bombardements contre l'Iran. Puis d'annoncer que cela allait durer plusieurs jours. Et finalement, cela ne dure pas plusieurs jours. Et la raison semble être ce que les Iraniens ont réussi à faire aux bases militaires américaines en Jordanie, en représailles. Il se heurte donc constamment, désormais, aux limites de sa puissance militaire. Alors, quel est son plan ? C'est le seul sujet dont, à ma connaissance, vous et moi n'avons jamais parlé auparavant. Mais corrigez-moi si je me trompe.

Je crois qu'on assiste à une nouvelle offensive. Et je dirais que c'est, faute de mieux, une nouvelle phase du colonialisme américain. Qu'il s'agisse de rebaptiser le détroit d'Ormuz « détroit de l'Amérique », ou le lac Ontario « lac Amérique », ou le golfe du Mexique « golfe de l'Amérique » ; qu'il s'agisse d'une attaque directe contre le Canada, en le transformant en État ennemi malgré les quelque quatre mille huit cents kilomètres de frontière commune entre les deux pays ; qu'il s'agisse de s'emparer du Groenland, du canal de Panama, du Venezuela — et pas seulement de son pétrole — ou d'attaquer Cuba. Je pourrais continuer. Il y en a d'autres.

Mais ce sont celles qui ont été évoquées publiquement, désignées comme cibles d'une administration coloniale, d'une prise de contrôle coloniale, d'une incorporation, à un certain niveau. Cela pourrait être un Commonwealth, comme Porto Rico l'est déjà. Cela pourrait devenir un autre État. C'est ce qu'ils disent à propos du Canada. C'est ce qu'ils ont fait à Hawaï. Ils commencent à se replier dans un empire colonial forteresse, centré sur l'hémisphère occidental. Non pas qu'ils se limitent à l'hémisphère occidental, mais ici, leurs menaces d'utiliser l'armée suffisent. Le Venezuela ne fera rien, à cause de la menace d'une intervention militaire américaine. Cuba fera des concessions aux États-Unis, à cause de la menace d'une intervention militaire.

Cela ne marchera plus au Moyen-Orient. C'est la leçon amère qu'on est en train d'y apprendre. Et cela ne marchera pas non plus en Europe, ni en Europe de l'Est. Mais c'est ce qui va être fait. Vous allez compenser pour les entreprises américaines, et vous allez compenser la mentalité américaine, en faisant jouer à l'hémisphère occidental, au cours des cinquante prochaines années, le rôle que le monde entier a joué durant les cinquante dernières. Vous allez maintenir la position unique des États-Unis, mais dans un cadre plus limité. Et c'est ce que nous nous apprêtons à faire. Et pour moi, c'est une manière de comprendre un certain nombre de décisions plus modestes, dont j'avais du mal à saisir la raison. Mais maintenant, je la vois.

Et celui dont vous et moi avons déjà parlé, c'est le meurtre systématique, au cours des six derniers mois, de petits groupes de personnes à bord de bateaux de pêche, dans les Caraïbes et dans le Pacifique, du côté pacifique de l'Amérique latine. On est passé de l'arraisonnement de ces navires pour vérifier s'ils transportaient ou non de la drogue — les arrêter s'ils en transportaient, les laisser repartir s'ils n'en transportaient pas — à des exécutions sommaires extrajudiciaires. Ils ne sont pas arrêtés. Ils n'ont pas droit à un avocat, ni à un juge, ni à un jury. Cela viole tous les droits

constitutionnels aux États-Unis. Et je veux rappeler à tous ceux qui sont ici qu'aux États-Unis, nous arrêtons des trafiquants de drogue en permanence.

S'ils sont reconnus coupables, après avoir eu des avocats, un procès et tout le reste, ils sont condamnés à des peines de prison. Ils ne sont jamais exécutés. Aux États-Unis, être pris en train de participer au trafic de drogue n'est pas un crime passible de la peine de mort. Et pourtant, le président et monsieur Hegseth justifient le fait de tuer ces personnes parce qu'elles sont impliquées dans la drogue. C'est un message adressé au reste de l'Amérique latine. Avec l'enlèvement de monsieur Maduro, cela signifie que nous n'allons nous laisser arrêter par aucune considération juridique, constitutionnelle ou morale, quelle qu'elle soit. Nous sommes acculés, et nous allons faire le nécessaire pour garantir la survie de notre empire, dans la mesure du possible. Et cela veut dire, surtout, l'hémisphère occidental, aussi longtemps que cela nous permettra d'y parvenir.

#Glenn

Une manière de, disons, reconstruire cette domination, ou cette nouvelle phase du colonialisme américain. Évidemment, vous et moi avons déjà parlé de la façon dont les États-Unis pressurent leurs alliés — enfin, ceux qu'on appelle leurs alliés — et s'emparent des capacités de production. Mais concernant les adversaires, je veux dire, il y a eu beaucoup de déclarations très ouvertes sur les opportunités qu'offrirait un changement de régime en Russie. Si l'on pouvait la diviser en de nombreux États plus petits, toutes ces ressources naturelles deviendraient accessibles. Mais beaucoup de responsables politiques américains ont aussi été très explicites au sujet de l'Iran.

C'est-à-dire, quelle richesse extraordinaire les États-Unis obtiendraient s'ils pouvaient transformer le Venezuela en un autre pays sous leur contrôle, en plaçant tout son pétrole sous contrôle américain. Mais nous voyons maintenant que la guerre en Ukraine est devenue une affaire très coûteuse. Nous voyons aussi que la guerre contre l'Iran crée, eh bien, des problèmes économiques, je suppose, pour de nombreuses raisons. Et c'est ce que je me demandais : pourquoi ces guerres ? De quel type de coûts parle-t-on ? Car il ne s'agit pas simplement d'acheter des armes et de les faire exploser. Que font ces guerres au système économique centré sur les États-Unis ?

#Richard Wolff

Cela rend son maintien très, très peu rentable. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles, à mon avis, il faut prendre au sérieux le langage grandiloquent sur le Canada, le Groenland ou, désormais, l'Islande, et ainsi de suite. C'était... c'était un discours délirant. Ils savaient qu'il serait perçu comme tel. Personne d'autre n'a fait ça. Mais ils sont déterminés à transformer le Canada, par exemple, en État tributaire. Ils seraient heureux de l'intégrer aux États-Unis, d'en faire le cinquante-et-unième État, ou de le découper en trois ou quatre États. Peu importe. Tout cela peut se régler. Mais ils veulent qu'il serve la domination des États-Unis. C'est vraiment ce qu'ils veulent. Et ils ne veulent pas que cela soit limité par quelque objectif canadien que ce soit.

Pour eux, c'est intolérable. Ils ont un objectif. Ce sont eux la puissance dominante. Tout le monde doit faire ce qu'ils veulent. C'est ce à quoi ils se sont habitués pendant ce que John Mearsheimer appelle, vous savez, le « moment unipolaire ». Bon, peu importe. Et lui n'en analyse pas l'aspect économique. Mais ils ont réussi à se mettre cette idée en tête, au point qu'elle s'est aussi installée dans l'esprit de John, parce qu'ils ont occupé, pendant un temps, une position économique qui rendait cette idée en quelque sorte rationnelle : ils étaient le centre de l'économie mondiale. Ils l'ont vraiment été, pendant un temps. Ils pensaient que cela tenait à des caractéristiques intrinsèques des États-Unis. Ils pouvaient donc compter là-dessus pour que cela dure, à peu près indéfiniment.

Tout cela est en train d'être détruit, et c'est extrêmement douloureux de le constater. Si vous écoutez la plupart des démocrates, en particulier ceux qu'on appelle les démocrates centristes, qui contrôlent encore le Parti démocrate — Clinton, Obama, tous ces gens-là — leur reproche à l'égard de Monsieur Trump, c'est qu'il n'est pas intervenu pour finir la guerre en Iran. Ils ne sont pas opposés à la guerre. Ils ne contestent pas les objectifs. Ils le condamnent parce qu'il ne l'a pas menée à terme. Voilà leur position. Et d'ailleurs, ils n'en parlent pas, parce que c'est trop dangereux pour le moment. Mais c'est aussi leur position concernant la Russie. Ils continuent d'entretenir le fantasme dont vous venez de parler : celui de pouvoir démembrer la Russie.

Écoutez, c'est possible. Si le vent tourne, si, pour une raison que ni vous ni moi ne pouvons prévoir, la situation avec la Russie change radicalement — ou avec l'Iran — alors, la pression sur l'hémisphère occidental pourrait se relâcher. Ils pourraient se concentrer sur un empire là-bas. Cela dit, vous savez, étant donné que les Européens fantasment activement sur un retour colonial, en prenant le contrôle de la Russie, et qu'ils agissent comme s'ils pensaient vraiment en avoir les moyens, je ne vois pas très bien qui va prendre le contrôle de l'Iran et s'y atteler. C'est tellement fantasque que ça devient assez difficile, même quand j'essaie de comprendre à quel point ils sont désespérés d'en sortir — Trump et tous ses conseillers.

Ça fuite en permanence, maintenant. Ils veulent sortir de là. Ils essaient de trouver comment mettre en scène un retrait. Ils disent les choses comme ça : ils veulent sortir de là comme Biden a fini par quitter l'Afghanistan. Vous savez, le vainqueur, c'était les talibans. Vous avez perdu, l'Amérique. Vous avez perdu. Vous avez perdu. Mais ils sont partis, et ils ont entouré ça de tout un tas de conneries, d'une manière ou d'une autre, et il a survécu à ça. Ça ne lui a pas fait beaucoup de mal. Et c'est ce qu'ils espèrent obtenir avec l'Iran. Ils veulent vraiment placer le Canada sous leur tutelle. C'est devenu un intérêt sérieux. Et je prédis que, quand ils en auront fini, ils essaieront de faire la même chose avec le Mexique.

#Glenn

J'allais dire, vous avez sans doute vu Marco Rubio à Munich, lorsqu'il a prononcé ce discours. Il a présenté la décolonisation des puissances européennes comme une manœuvre, ou presque un stratagème communiste. C'était assez intéressant. Il disait, en substance : « Nous devons reconstruire la grandeur européenne. » Et il liait très fortement cela aux empires. Mais aujourd'hui,

on voit que le socle économique de l'ancien ordre mondial, et l'hégémonie américaine, s'affaiblissent. Et les efforts pour les faire renaître semblent en réalité produire l'effet inverse, en ne faisant qu'accélérer ce basculement. Alors, comment voyez-vous les Chinois, en tant que principal rival économique ? Comment évaluez-vous leur stratégie d'adaptation à un monde post-américain ?

#Richard Wolff

Je pense que, vous savez, bien sûr, je ne fais que des suppositions, à partir de ce que je lis dans les journaux et ainsi de suite. Ils semblent avoir une politique qui consiste à dire — à tort ou à raison, c'est une autre question — qu'il faut éviter de s'impliquer dans tous ces conflits. Par là, je veux dire qu'on indique clairement quel camp on soutient. On le soutient très discrètement, de manière limitée : en faisant du commerce avec lui, en lui prêtant de l'argent, en lui vendant des armes, ce genre de choses. Mais sans en faire trop. On n'en fait pas toute une histoire. On n'invite pas les dirigeants à monter à la tribune à Pékin pour combattre le mal. On ne fait rien de tout cela. Pendant ce temps, on consacre cent cinquante pour cent de ses efforts et de ses ressources à faire progresser le développement économique. Produire toujours plus de haute technologie. Battre les États-Unis dans l'intelligence artificielle, ou dans telle ou telle application de l'intelligence artificielle. Les surpasser en matière d'armement.

Travaillez avec les Russes. Aidez-les à développer la toute dernière génération de matériel militaire, afin de pouvoir vaincre les Américains, où qu'ils décident de tenir tête. Aujourd'hui, c'est l'Iran. La semaine prochaine, ce sera peut-être la Thaïlande. La semaine prochaine, ce sera peut-être le Maroc. Enfin, qui sait ? Pendant ce temps, la Chine se concentre sur le développement économique. Et, à terme, elle utilisera ce développement économique pour battre les États-Unis dans le domaine même qui a été si important pour eux : les relations publiques. Elle montrera au monde entier le niveau de vie qu'a atteint la Chine, et cela ébranlera les fondations des États-Unis. Écoutez, c'est déjà en train de se produire, alors que l'immense majorité des gens ne savent pas à quel point les Chinois ont progressé. Ils n'en ont aucune idée.

Quand j'explique au peuple américain, par exemple, quel est le taux d'accession à la propriété en Chine, quelle part de la population possède un droit de propriété sur l'immeuble, l'appartement ou la maison où elle vit, comparé aux États-Unis, mon public américain ne me croit pas. Et ce sont des gens qui sont avec moi, qui m'apprécient, qui nous suivent. Mais ils ne le croient pas. Quand je leur décris le réseau ferroviaire qui sillonne la Chine, et que je le compare au système ferroviaire délabré que nous avons, ils ne le croient pas. Ils vivent encore... Écoutez, la moitié des gens qu'on interroge sur la Russie ne comprennent pas ce qui s'est passé en mille neuf cent quatre-vingt-neuf. Ils ne le savent pas. La fin de l'Union soviétique, pour eux... même ceux qui savent que quelque chose de ce genre s'est produit... ça ne signifie rien. Poutine, c'est simplement un Staline remis au goût du jour. C'est tout. Ça, ils le savent. Ils le croient.

On leur répète ça sans arrêt. Et c'est ce qu'ils croient. Et croyez-moi, les démocrates le croient autant, voire davantage, que beaucoup de républicains. Ils ne se rendent pas compte de ce qui s'est

passé. Ils ne veulent pas y croire. Ils sont... Écoutez, c'est Karl Marx. Vous savez, si vous avez déjà lu certains de ses textes, il y a des passages très célèbres dans *L'Idéologie allemande*, où il parle du décalage. C'est un terme que nous utiliserions, ce n'est pas son terme à lui. Le décalage entre le changement de la réalité et la conscience qu'on a de cette réalité. Il y a toutes sortes de raisons pour lesquelles les êtres humains bloquent leur prise de conscience. Ils nient toutes sortes de choses. Ils ne les voient pas.

Même si les statistiques arrivent sur leur bureau, ils ne les voient pas. Ils ne les voient tout simplement pas. Et je rencontre ça, je veux dire, je dois vous le dire, ici, aux États-Unis, tout le temps. Tout le temps. Et quand vous commencez à en parler, vous dites : écoutez, vous savez, vous êtes un peu dépassés. Ils n'y croient vraiment pas. Il faut que quelque chose se produise. Je ne sais pas quoi. Mais je soupçonne que les Chinois commencent à le comprendre. Ils doivent faire un bien meilleur travail pour communiquer ce qu'ils ont accompli. Et croyez-moi, quand les Américains le comprendront, à supposer qu'ils le comprennent, cela aura un impact énorme ici. Parce que cela ébranlera la confiance des États-Unis dans le fait qu'ils le sont encore.

Quand vous voyez monsieur Trump ou monsieur Harris, quand ils parlent, nous qui les critiquons, nous nous moquons d'eux. Mais pour la plupart des Américains, c'est un comportement raisonnable. Vraiment. Tout ce qu'il fait, c'est essayer de faire entrer la prochaine phase coloniale dans ce cadre de normalité, parce que ce n'était pas le cas jusqu'ici. La plupart des Américains ne sont pas favorables à une attaque contre le Canada. Il doit présenter des arguments bien plus solides qu'il ne l'a fait jusqu'à présent pour justifier ça. Ce sera plus facile avec le Mexique, compte tenu de la manière dont les gens voient le Mexique. Ce sera plus facile avec le Groenland. Mais avec le Canada, c'est beaucoup plus difficile, et il n'a pas encore trouvé comment s'y prendre. Donc, ça ne se passe pas bien. L'attaque contre le Canada ne se passe pas bien.

#Glenn

Eh bien, j'avais une dernière question sur cette nouvelle phase du colonialisme américain. Parce qu'il semble que cela puisse poser problème. Lorsque les États-Unis ont aidé à décoloniser les Européens, cela n'a pas été présenté comme une reprise de leurs empires. Tout a été fait au nom de la libération, de l'ouverture au système de marché. Là encore, cet *unwashed liberal* libéral a été essentiellement habillé comme un projet de liberté. Et cela me rappelle un peu la fin du dix-neuvième siècle. Car jusque-là, les Britanniques et les Français avaient bâti leurs empires. Enfin, on les qualifiait un peu comme les hégémons libéraux d'aujourd'hui.

On les appelait les empires libéraux. Mais vers la fin du dix-neuvième siècle, ils ont dû, en quelque sorte, abandonner une partie de tout ça. Ils sont devenus plus impitoyables et ils ont laissé tomber l'aspect libéral. On a l'impression que c'est un peu vers cela qu'on se dirige aujourd'hui. Mais, comme vous l'avez dit, un empire doit toujours justifier son pouvoir. Et l'hégémon libéral était très efficace à cette fin. Tout l'empire était, disons, essentiellement dissimulé sous les traits de la mondialisation, des droits humains universels. Et tout cela, bien sûr, était lié à un hégémon. Mais comment voyez-

vous cette nouvelle phase ? Je veux dire, dans quelle mesure ce nouveau modèle de colonialisme américain est-il viable ? Oui.

#Richard Wolff

Eh bien, voilà comment Monsieur Trump l'a présenté avec ses conseillers. Et nous verrons si cela tient s'il est battu, si les démocrates arrivent au pouvoir. À ce stade, moi, je ne m'attends pas à beaucoup de changements. Mais ce que Monsieur Trump a fait, c'est expliquer que nous, les États-Unis, l'hégémon depuis soixante-quinze ans, avons été systématiquement abusés dans ce rôle. On nous a dépouillés. Tout était truqué contre nous. On a profité de nous. Et moi, Monsieur Trump, je lève le poing et je vais vous montrer que ça va s'arrêter. Nous ne serons soumis à personne. Il renverse la situation. Il est le porte-parole d'une Amérique qui se soulève, une Amérique qui ne veut pas être un hégémon au sens de dominer qui que ce soit. Au contraire, il s'agit de dire : on ne va plus se faire dépouiller.

Il fait ça avec le Canada. Il le fait avec tous ceux auxquels il peut s'en prendre. C'est son... Il va faire valoir ça auprès des Mexicains, quand il ira là-bas. Il va... Écoutez, avant qu'il n'enlève M. Maduro, l'argument principal avancé, c'était une revendication, une vieille revendication de la compagnie Chevron et de deux ou trois autres grandes entreprises pétrolières mondiales. Parce qu'il y a de nombreuses années, sous Hugo Chávez, certains de leurs biens au Venezuela ont été saisis par le gouvernement et nationalisés. Elles ont donc formulé des revendications à ce sujet. Elles voulaient obtenir réparation. Elles voulaient être indemnisées pour ce qui leur avait été pris. Toute la campagne menée à l'ONU, dans les relations publiques, consistait à dire qu'il fallait réparer une terrible injustice que les Vénézuéliens avaient fait subir aux États-Unis en prenant nos biens.

Il était très important, pour l'administration Trump, de présenter cette action de cette manière. Je pense qu'ils vont faire la même chose avec le Mexique, et avec Cuba, parce que ça colle parfaitement avec l'idée suivante : « Nous n'allons pas nous laisser exploiter. Nous n'allons pas laisser ces trafiquants de drogue véreux circuler dans ces bateaux, dans les Caraïbes. Nous allons les châtier. » Vous voyez, c'est presque biblique dans sa colère. C'est l'Ancien Testament. Nous allons protéger le monde. Et c'est comme ça qu'on réécrit le scénario. Au lieu de voir le monde s'éloigner enfin de son hégémonie mondiale, dominée par les États-Unis de cent façons, et s'en libérer... Si vous allez à une conférence des BRICS, c'est tout ce que vous entendez : « Nous nous libérons de la domination mondiale de l'Occident. »

Mais si vous venez ici, vous voyez exactement les choses à l'envers. Ce sont les États-Unis qui se libèrent des abus subis au cours des dernières décennies. Des abus commis par les Européens, d'ailleurs. Tout le monde abuse de tout le monde. Pour faire entendre cela, Monsieur Trump a dû — et il l'a fait, sans hésiter — présenter ses prédécesseurs, démocrates comme républicains, comme des faibles, sans courage, sans force. Ils ont laissé les autres nous dépouiller. Vous savez, il est très

important que les Européens le comprennent. Et cela vaut jusqu'au sommet. C'est réellement ainsi que ces gens pensent. Tous ceux qui les ont précédés étaient stupides ou naïfs. Eux ne le sont pas. Ils ne sont ni stupides ni naïfs. Ils placent l'Amérique d'abord. C'est leur façon de penser.

#Glenn

C'est logique, cela dit. Si la brutalité est présentée comme une façon de lutter contre l'injustice, alors c'est plus facile à accepter, évidemment. Et je pense que ce n'est pas très différent en Europe. Je veux dire, quand on voit la manière dont les responsables politiques suédois parlent des décennies précédentes de neutralité, ils disent que c'était de la naïveté politique. Les nouveaux dirigeants, eux, veulent militariser les frontières et provoquer une guerre avec la Russie. Eux, ils savent comment le monde fonctionne réellement. Ils ne se laisseront pas faire. Donc, comme vous le disiez, le récit est en train de changer. Oui. Mais on peut aussi le voir aux États-Unis, avec les menaces envers le Panama, pour contrôler en partie le canal. Avec ce qui a été fait au Venezuela, à Cuba, avec ces menaces d'anéantir l'Iran, et bien sûr avec le Groenland. Ce dernier cas est apparemment le seul qui dérange les Européens. Je veux dire, on a vu des États européens soutenir désormais le génocide à Gaza.

Ils n'ont eu aucun problème à installer des dirigeants d'Al-Qaïda en Syrie. Ils ont même condamné l'Iran après que le pays a été attaqué. Mais ils s'efforcent quand même de préserver toute cette justification libérale. Par exemple, en Ukraine, ils continuent de présenter ça comme un combat pour la démocratie et la souveraineté. Ils répètent aussi qu'ils soutiennent l'Ukraine. Mais ils n'expliquent jamais ce que ça veut dire. Je veux dire, ils ignorent l'immense majorité des Ukrainiens qui veulent réellement des négociations, en boycottant la diplomatie. Et au lieu de respecter cela, ils poussent maintenant l'Ukraine à enrôler des femmes, parce qu'ils manquent d'hommes ukrainiens. Voilà, en quelque sorte, ce que ça veut dire. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'ils continuent d'enrober ça dans ce langage : « Nous les soutenons, nous les aidons. » Pas qu'ils gèrent une guerre par procuration, mais : « Non, non, nous les soutenons », comme si...

#Richard Wolff

Et je pense que la diabolisation de la Russie est nécessaire. Il faut avoir quelqu'un contre qui protester. Les États-Unis doivent présenter soixante-quinze ans de néocolonialisme hégémonique comme si vous étiez le pauvre gamin du quartier, exploité par tous les autres acteurs de l'économie mondiale, et que vous n'aviez tout simplement pas la force de réagir. Oui, vous avez la plus grande armée. Oui, vous êtes au centre du système capitaliste. Oui, vous avez le privilège du dollar. Mais en même temps, c'est ce qu'ils doivent faire. Et c'est leur seule carte à jouer, compte tenu de la manière dont ils ont décidé de réagir. Et je dois vous dire qu'ici, aux États-Unis, l'attitude envers les Européens ne se distingue guère du mépris. C'est véritablement du mépris. Aujourd'hui, ils ont davantage de respect pour monsieur Carney, au Canada, que pour n'importe quel homme ou femme politique en Europe. Carney, ils ne l'aiment pas, mais il résiste. Les Européens, eux, font simplement ce qu'on leur dit de faire.

#Glenn

Mais qu'est-ce qui est au cœur de tout cela ? Parce que je pense que beaucoup d'Européens restent perplexes. Ils se disent que c'est simplement Trump qui, vous savez, n'est pas très poli, et qui est anti-européen pour des raisons personnelles. Mais d'où vient ce mépris des Européens, aujourd'hui ? Ils sont divisés.

#Richard Wolff

Leurs économies sont en déclin. Ils ne sont pas bien placés par rapport au reste du monde. L'anticolonialisme les hante encore, à travers l'attitude des populations de leurs anciennes colonies. La Russie n'a pas ce problème. Et voici l'ironie de l'histoire : lorsque Lénine, Trotski et Staline aussi, ont développé l'idée suivante : « Nous allons former une union de républiques, et nous allons leur donner leur identité nationale », aux Kazakhs, aux Géorgiens, aux Azéris, et ainsi de suite, cela a permis à la Russie de s'affirmer.

#Richard Wolff

Davantage comme une force sociale autonome. Et ce que dit Monsieur Trump, c'est que les Européens nous ont arnaqués, ce qu'il croit, et qu'ils ont pu le faire sous couvert d'anticommunisme. Et nous nous sommes fait avoir. Pas parce que nous aimons le communisme, mais parce que ce n'était pas le véritable enjeu. Alors moi, Trump, je veux conclure des accords avec Monsieur Poutine, parce qu'il dirige un territoire immensément précieux : la géographie du plus grand pays du monde, qui comprend de vastes régions d'Asie. Et personne ne sait encore ce qu'il y a sous terre, là-bas. Et ils sont connectés à la Chine. Eh bien, ce sont avec ces gens-là que je veux faire des affaires. Ce sont des gens puissants. Et je ne vais pas m'asseoir à la table des négociations avec la France.

Ça ne m'intéresse pas. C'est juste que, s'ils parvenaient à se réunir et à former une force économique-politique unifiée, vraiment unifiée, peut-être. Mais tant que ce n'est pas le cas, non. Ils ne sont pas intéressants. Ils ne le sont tout simplement pas. Et l'idée qu'ils pensent pouvoir retenir le projet impérial et colonial des États-Unis, eh bien, c'est carrément risible. Trump dit très clairement qu'il obtiendra le Groenland. Le Danemark ne l'aura pas. Et les Européens qui se rangent derrière le Danemark, ce n'est pas intéressant. Ils les écraseront tout simplement. Ils les pousseront de côté. Écoutez, si de petites embarcations commencent à harceler des navires de la marine américaine autour du Groenland, ils les feront exploser. Ils le feront.

#Glenn

Oui, j'ai lu dans certains médias que les États-Unis avaient déjà livré du matériel de forage à une compagnie pétrolière liée à Trump, au Groenland, sans l'autorisation des Groenlandais. Donc, on pourrait bien se diriger vers ça.

#Richard Wolff

Oui, c'est un problème interne au Groenland. Ça s'est bien produit. Et le neveu de monsieur Trump, ou je ne sais qui impliqué là-dedans, a clairement dit que l'administration Trump veut maintenant qu'ils obtiennent l'autorisation de faire les forages, et cetera. Et regardez, ce qu'ils vont faire — et les Européens feraient mieux de le comprendre — ce sera un mélange de menaces militaires et d'argent. Ils vont aller là-bas et acheter des Groenlandais qui sont à vendre. Ils vont leur faire une promesse : vous êtes une petite entreprise au Groenland. Vous avez seize employés. Vous réalisez cinq millions de dollars de chiffre d'affaires. Nous allons venir. Nous allons faire de vous notre partenaire. Vous pourrez immédiatement embaucher deux cents salariés.

On vous donnera l'argent pour ça, et vous deviendrez l'avenir de l'exploitation minière, ou peu importe ce que c'est, au Groenland. Et votre enfant deviendra le prochain Premier ministre du Groenland. C'est comme ça que ça se passera, Jack. Ou alors, vous pouvez devenir notre ennemi. Dans ce cas, on ira voir l'autre type au bout de la rue, et on lui fera la même offre. Et s'il l'accepte, lui et nous, on vous éliminera. C'est ce qui se fait tout le temps. C'est comme ça qu'on fait des affaires aux États-Unis. C'est comme ça que ces affaires-là seront menées. Et la vraie question, ce n'est pas ce que les Européens disent ou ne disent pas. Ils comprennent ça. Ils ne vont pas faire cette erreur.

Ils vont mobiliser des Groenlandais, qui vont créer une organisation. Peut-être un parti politique, peut-être une association d'entreprises. Et ils auront des partenaires à New York. C'est comme ça que ça se fera. Ensuite, il y aura un référendum au Groenland. D'un côté, des gens seront opposés à cette idée. Et les Américains déverseront des sommes d'argent folles. Ils trouveront, vous savez, l'actrice la plus connue du Groenland, ou le sportif le plus connu du Groenland, qui parleront de toutes les choses merveilleuses qui se produiront si nous devenons une partie des États-Unis. Rien de tout cela ne s'est produit sous le Danemark, et ainsi de suite.

#Glenn

J'ai l'impression que les Européens répètent l'erreur commise par la Russie dans les années quatre-vingt-dix. Après l'effondrement de l'Union soviétique, le gouvernement Eltsine était tellement désireux de s'intégrer à une Europe commune qu'il considérait ses liens avec les pays de l'Est comme, disons, un bagage qui les ralentissait dans leur course vers l'Ouest. Ils ont donc, en quelque sorte, négligé une grande partie de leurs liens avec la Chine et l'Asie centrale. Vous savez, ces liens n'étaient pas vraiment développés sur le plan économique. Et ils mettaient aussi tous leurs œufs dans le panier occidental.

Et ils pensaient qu'ils allaient être récompensés pour ça. Mais ils ont découvert qu'en mettant tous leurs œufs dans le panier occidental, ils n'avaient aucune autre option. En gros, le pire accord que les Européens et les Américains pouvaient leur proposer était la seule possibilité sur la table. Ils ont donc dû l'accepter, plus ou moins. Encore une fois, ils se sont placés dans une position vulnérable.

Je pense que les Européens font cela, dans une certaine mesure, parce qu'ils ont tout misé sur le maintien de l'hégémonie américaine, avec les Européens comme partenaires subalternes. Donc, si les Américains disent : « Vous savez, coupez les liens avec la Russie, avec la Chine... Nous avons sanctionné tel pays, tel autre », ils rentreront dans le rang.

Vous savez, s'il faut signer n'importe quel accord commercial désespérant et horrible avec les États-Unis, eh bien, on le signera, parce qu'il a une portée politique. On ne peut pas se découpler des États-Unis. Voilà, en quelque sorte, la logique. Donc, on se coupe de tout le reste du monde. On devient plus dépendants des États-Unis, moins compétitifs sur le plan économique, plus faibles. Et, vous savez, l'idée, un peu comme chez Eltsine, c'est que les Américains vont nous accueillir à bras ouverts et nous récompenser pour notre obéissance. Mais au lieu de ça, on se rend tellement dépendants qu'on devient simplement un instrument faible. On n'est pas un multiplicateur de force, et on n'a plus aucune autre option. Donc, euh...

#Richard Wolff

J'ajouterais simplement ceci : n'oubliez pas l'histoire. L'histoire, c'est que les Européens, dans leurs empires, ont fondamentalement abusé des peuples colonisés en leur refusant la démocratie. Ils ne pouvaient pas élire leurs propres dirigeants. Le gouverneur venait de France ou d'Angleterre, et c'était lui qui administrait le territoire. Nous, les Américains, nous avons nous-mêmes été des révolutionnaires, des gens qui ont rompu avec l'ordre établi. Nous étions gouvernés par le roi George le troisième. Nous avons rompu avec lui. Notre projet, c'est...

#Richard Wolff

L'indépendance politique équivaut à la démocratie politique. La démocratie, c'est ceci : nous aurons des élections, vous aurez des partis politiques, et cela vous rendra libres. Or, cela fait maintenant une génération, peut-être deux, peut-être même trois générations, qu'on enseigne aux peuples colonisés que la démocratie politique, à l'américaine, ne donne pas l'indépendance économique. C'est une tout autre lutte. Vous devrez affronter des questions complexes sur la manière d'y parvenir, et cela vous regarde. Si vous ne le faites pas, vous serez absorbés sous le parapluie américain. Vous aurez votre indépendance, mais vous ne pourrez jamais tracer une quelconque voie indépendante, parce que votre système économique sera contrôlé par cinq banques à New York et trois entreprises qui entretiennent de bonnes relations avec ces banques.

Ils décideront de fermer douze mines dans l'est de votre pays, et alors tout s'effondre. Vous ne pouvez pas faire ça. Vous ne pouvez pas faire ça. Je pense que cette histoire signifie que les Européens ne parviennent pas vraiment à adhérer à la démocratie américaine. Ils voient assez bien ce qu'elle est, mais ils ne savent pas comment se défaire de leur dépendance envers les États-Unis. Les États-Unis continuent donc de bâtir des alliances fondées sur l'économie, en espérant que cela leur permettra de traverser les évolutions politiques.

#Glenn

Eh bien, professeur Wolff, merci beaucoup de prendre le temps de nous parler, comme toujours.

#Richard Wolff

Tout le plaisir est pour moi. J'espère que ces réflexions sont provocatrices, au bon sens du terme.